

# MES PRISONS

OU MÉMOIRES

**DE SILVIO PELLICO.**

**TRADUCTION NOUVELLE,**

Dédiée à la Jeunesse,

**PAR M. L'ABBÉ BOURASSÉ,**

Professeur au petit séminaire de Tours.

Quatrième Édition.

ORNÉE DE 4 GRAVURES SUR ACIER.



**TOURS,**

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

---

---

**CHAPITRE XLII.**

Un semblable état était une véritable maladie, je dirais même une espèce de somnambulisme ; c'était sans doute l'effet d'une grande fatigue, qui avait pour cause les veilles ou une perpétuelle tension d'esprit.

Le mal s'accrut encore ; les nuits devinrent une continuelle insomnie, le plus souvent accompagnée de fièvre. En vain je cessai de prendre du café au soir, l'insomnie était la même.

Il me semblait que j'avais deux hommes en moi : un qui voulait toujours écrire des lettres, et l'autre qui s'y refusait. Eh bien ! disais-je, transigeons ; écris encore des lettres, mais écris-les en allemand, nous apprendrons ainsi cette langue.

Depuis ce temps, j'écrivais tout en mauvais allemand ; de cette manière, je fis au moins quelques progrès dans l'étude de la langue allemande.

Le matin, après une longue veille, mon cer-

veau épuisé tombait dans une espèce d'engourdissement ; alors dans mes rêves, ou plutôt dans mon délire, je croyais voir mon père, ma mère, ou quelque autre personne chère se désespérer sur ma destinée. J'entendais leurs tristes sanglots, et aussitôt je m'éveillais sanglotant moi-même et épouvanté.

Quelquefois, dans ces songes de courte durée, je croyais entendre ma mère offrir des consolations aux autres, en entrant avec eux dans ma prison, et m'adresser les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation. Et quand je me sentais plus fort de son courage et de celui des autres, soudain elle fondait en larmes, et tous pleuraient. Personne ne saurait exprimer quels déchirements éprouvait alors mon cœur.

Pour me soustraire à de si grands maux, je résolus de ne plus me mettre au lit ; j'avais de la lumière pendant toute la nuit, et je restais à ma table occupé à lire ou à écrire. Mais quoi ! il venait un instant où je lisais, bien éveillé, mais sans intelligence de rien, et où ma tête ne pouvait plus du tout mettre de l'ordre dans mes pensées. Alors je copiais quelque chose ; mais je copiais, et mon esprit pensait à tout autre objet qu'à ce que j'écrivais ; il pensait à mes afflictions.

Cependant, si je me mettais au lit, c'était pis encore ; je ne pouvais souffrir aucune position ; couché, je m'agitais par des mouvements convul-

sifs, et je sentais la nécessité de me lever ; ou bien si quelquefois je dormais, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que la veille.

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent. Je ne récitais pas beaucoup de paroles, mais j'invoquais Dieu du fond de mon cœur, ce Dieu, uni à l'homme, et qui avait bien voulu éprouver les souffrances humaines !

Durant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait au point que je croyais, quoique éveillé, entendre dans ma prison tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Dès mon enfance, je n'ai pas été crédule aux sorciers et aux esprits follets, et maintenant ces gémissements et ces rires me tourmentaient d'une manière indicible ; je ne savais comment expliquer cela, et j'étais contraint de douter si je n'étais pas le jouet de quelques puissances ~~mauvaises~~ et invisibles.

Plusieurs fois, je saisis la lumière en tremblant, et regardai sous mon lit s'il n'y avait pas quelqu'un qui se jouât de moi. Plusieurs fois, je m'imaginai qu'ils m'avaient éloigné de ma première chambre, et placé dans celle-ci, parce qu'il y existait quelque trappe ou quelque ouverture secrète dans les murs, d'où mes sbires épiaient tout ce que je faisais, ou se divertissaient cruellement de mes frayeurs.

Quand j'étais auprès de ma table, il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, pous-

sait un livre qui tombait à terre, ou qu'une personne derrière moi essayait d'éteindre mon flambeau. Alors je me levais précipitamment, je regardais tout autour de ma chambre, je marchais avec défiance, et me demandais si j'étais fou ou dans mon bon sens. Je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion au milieu de toutes ces illusions qui m'environnaient, et je m'écriais avec angoisse :

*Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?*

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

---

---

## CHAPITRE XLIII.



Une fois, je me mis au lit un peu avant le point du jour, bien sûr, à ce qu'il me sembla, d'avoir placé mon mouchoir sous mon oreiller. Après quelques instants de repos, je m'éveillai comme auparavant et crus qu'on m'étranglait. Je sentis en effet que j'avais le cou étroitement serré. Chose étrange ! il était serré avec mon mouchoir, lié

fortement à plusieurs nœuds ; j'aurais juré de n'avoir pas fait ces nœuds, de n'avoir pas touché mon mouchoir après l'avoir placé sous mon oreiller. Je fus porté à croire que je l'avais fait au milieu d'un rêve ou du délire, sans en conserver aucun souvenir ; mais je ne pouvais me le persuader, et depuis je craignais chaque nuit d'être étranglé.

Je comprends combien toutes ces terreurs doivent être ridicules pour les autres, mais je ne les croyais pas telles, moi qui en souffrais tant et qui en frémis encore.

Elles se dissipaient avec les ténèbres de la nuit, et tant que brillait la lumière du jour, je me sentais l'âme si forte contre toutes ces terreurs, qu'il me semblait que je ne devais plus les éprouver. Mais quand le soleil baissait à l'horizon, je commençais à sentir un certain trouble secret, et chaque nuit ramenait les extravagantes rêveries de la précédente.

Plus ma faiblesse était grande au sein des ténèbres, plus durant le jour je faisais d'efforts pour montrer de la gaieté dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux jeunes enfants du palais du patriarche et avec mes geôliers ; personne, en m'entendant plaisanter comme je le faisais, n'eût pu soupçonner les misères qui m'accablaient. J'espérais que ces efforts me rendraient quelque vigueur, mais je me trompais. Ces ima-